

from an original text by

Safet ZEC on

**Rembrandt**

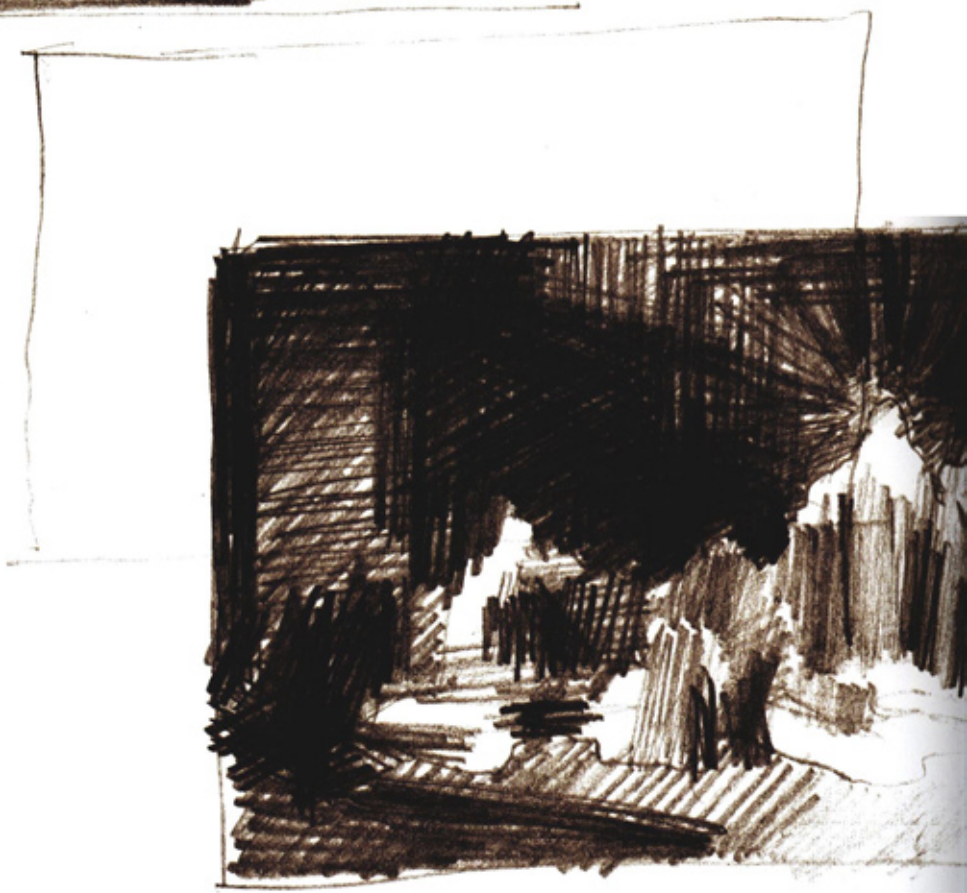
french version

[www.galleriadelleone.com](http://www.galleriadelleone.com)



# Merci Van Rijn

C'était il y a longtemps. J'avais quinze ans. À l'époque j'étais barbouillé de la tête aux pieds de couleur et d'huile, de fusain écrasé, de crayon, de mine de plomb, je trempais dans l'odeur de la térébenthine. Une reproduction d'une œuvre de Rembrandt, reproduction de taille plutôt réduite, me tomba entre les mains. Comment ? Pourquoi ? Je l'ignore. Tout comme alors je ne savais sans doute pas que cette œuvre était de lui. Je ne supposais même pas que son auteur était la plus humaine et la plus divine des figures de l'histoire de la peinture. Du moins, telle est ma certitude. Plus tard j'appris que cette reproduction était celle d'un dessin tracé à la pointe sèche sur une plaque de cuivre. Je découvris alors que cet époustouflant enchevêtrement de lignes, de lumières et d'ombres représentait une scène des Évangiles, le Christ guérissant des malades. Mon ignorance était grande, mais quelle importance cela pouvait-il avoir ? Car cette planche m'avait littéralement « renversé » ; j'étais ensorcelé par l'infinie beauté de la scène. Je brûlais d'envie et d'impatience. Il fallait que je l'imite, que je la reproduise, que je la refasse, que je la copie, peu importait le verbe... Je croyais – à tort – qu'il s'agissait d'une œuvre de grandes dimensions. Sinon – cela me semblait une évidence – comment avait-on pu y faire tenir tant de personnages, d'animaux, d'objets ? L'espace me semblait immense, miraculeux. Et puis il y avait les ombres envoûtantes, les lumières qui irradiaient sans que l'on sache d'où...



Je me rappelle très exactement avoir accroché une grande feuille de papier jaunâtre sur le mur incliné, blanchi à la chaux, du couloir de notre maison familiale. Rue Hrgica 28, à Sarajevo. Je me souviens du crayon noir, épais, que j'essayais de tailler. Je me revoie en train de dessiner fébrilement. Dans l'exaltation. Mon dessin fut violent, rude. Les irrégularités, les aspérités du mur me gênaient, du moins est-ce ce que je voulais croire. La mine de mon crayon s'effritait, se brisait. Mon crayon même se cassait dans ma main sale, si pressée. Terminé, mon dessin n'avait rien de commun avec la reproduction qui m'avait tenu lieu de modèle. Ma scène ne pouvait être comparée avec la trop belle, la formidable, la parfaite œuvre d'un homme. J'avais obtenu un résultat brut, vulgaire. Des lignes épaisses, égales, décousues. Quant aux visages, aux physionomies, aux gestes innombrables, aux mouvements de mains, ils étaient restés hors de ma portée... Matière, lumière, profondeur, obscurité, tout faisait défaut à mon dessin. Ce que j'avais pu dessiner sur ma feuille me laissait un arrière-goût de déception. Quel apprenti, même plus dégrossi que je l'étais, aurait osé se confronter à l'illustre maître ?...







Si seulement je pouvais tenir dans ma main cette feuille, voir ne serait-ce qu'un instant cet essai... Qu'en penserais-je?... Elle a été oubliée, jetée, comme tant d'autres travaux. Des exercices condamnés parce qu'ils ne sont que les signes de cet entraînement quotidien sur le chemin d'une maîtrise. En tout cas des feuilles considérées comme n'ayant pas la moindre valeur, des feuilles qui ne méritent pas d'être conservées. Seuls demeurent des souvenirs qui s'évanouissent eux-mêmes. Les circonstances de l'événement sont aujourd'hui plus claires dans mon esprit que ne l'est le souvenir du dessin même.

Au cours de mes années d'apprentissage, années d'exercices, d'études, j'ai eu l'occasion d'essayer d'autres défaites du même ordre. Ma main semblait tracer à tâtons des espaces sans cesser de trembler tant que l'objet que j'avais à représenter n'avait pas enfin atteint le volume, la lumière, la pureté, la dureté, la clarté, l'expressivité qu'il devait avoir. Et je n'oubliai jamais cette leçon amère de ma jeunesse. Première du genre, elle avait frappé mon âme et ma main immatures avec d'autant plus de force. Pour la première – et pour la dernière fois – ce que j'avais fait avait été trop éloigné du but que je m'étais fixé. Inadmissible. Une persévérance acharnée me permit d'avancer, de conjurer le découragement éprouvé.







Lors de la découverte de cette scène, je n'ai pas ou peu été touché par l'épisode des Évangiles, son iconologie, la signification et le rôle du Christ. Je ne me suis pas questionné au sujet des personnages. Et que pouvais-je en savoir alors ? La conscience de la maladie, de la douleur, de l'espérance, de la délivrance est venue plus tard. Les années, le temps de la maturité m'ont apporté des connaissances que je ne pouvais avoir alors. Or, sans ces connaissances, la perception de l'œuvre ne peut qu'être incomplète, ne peut qu'être en deçà de l'intention de l'auteur. En découvrant la reproduction, j'avais été emporté dans une sorte de délire, emporté par la beauté, par la virtuosité de la main de l'artiste. Ainsi tendre, croiser, superposer des lignes permettait-il de donner forme à une image, à un événement, à un rêve ! À peine entré dans l'univers de la peinture, je me trouvais confronté à la puissance divine du grand Van Rijn. La richesse des milliers de lignes – fortes, crues, légères, à peine perceptibles, sinueuses, brèves –, composait le visage d'une vieille femme, le corps d'un enfant. Une absence totale de lignes, des opacités profondes saturées de lignes innombrables donnaient à un tissu sa souplesse, d'autres désignaient le reflet d'un chapeau de velours ou d'un couteau, la dureté d'un mur ou la douceur d'un coussin... Pour le dire d'une autre manière, j'avais découvert la puissance et la force d'une main dont l'arme unique est un crayon, une pointe sèche. Quelle étrange et rare virtuosité sur une planche de cuivre de la taille d'un livre. Je reconnaissais là un pouvoir surnaturel, une capacité donnée à quelques-uns, rares, élus, bénis. J'en avais le souffle coupé. J'étais fier, condamné à devoir atteindre ce pouvoir en m'inspirant de leurs œuvres, en me mesurant à elles. Je compris vite que seules des tentatives renouvelées me permettraient de rejoindre mon maître, mon père spirituel, Rembrandt Van Rijn, de réduire la distance qui me séparait de lui.



< *HOMMAGE À REMBRANDT* (détail) 2000  
dessin et cire molle  
70 x 100 cm

*MAINS* 2001  
cire molle  
50 x 70 cm



*MAINS 2000*  
eau-forte, pointe sèche  
70 x 50 cm





*DÉPART 2001*  
cire molle  
2 x 30 x 20 cm



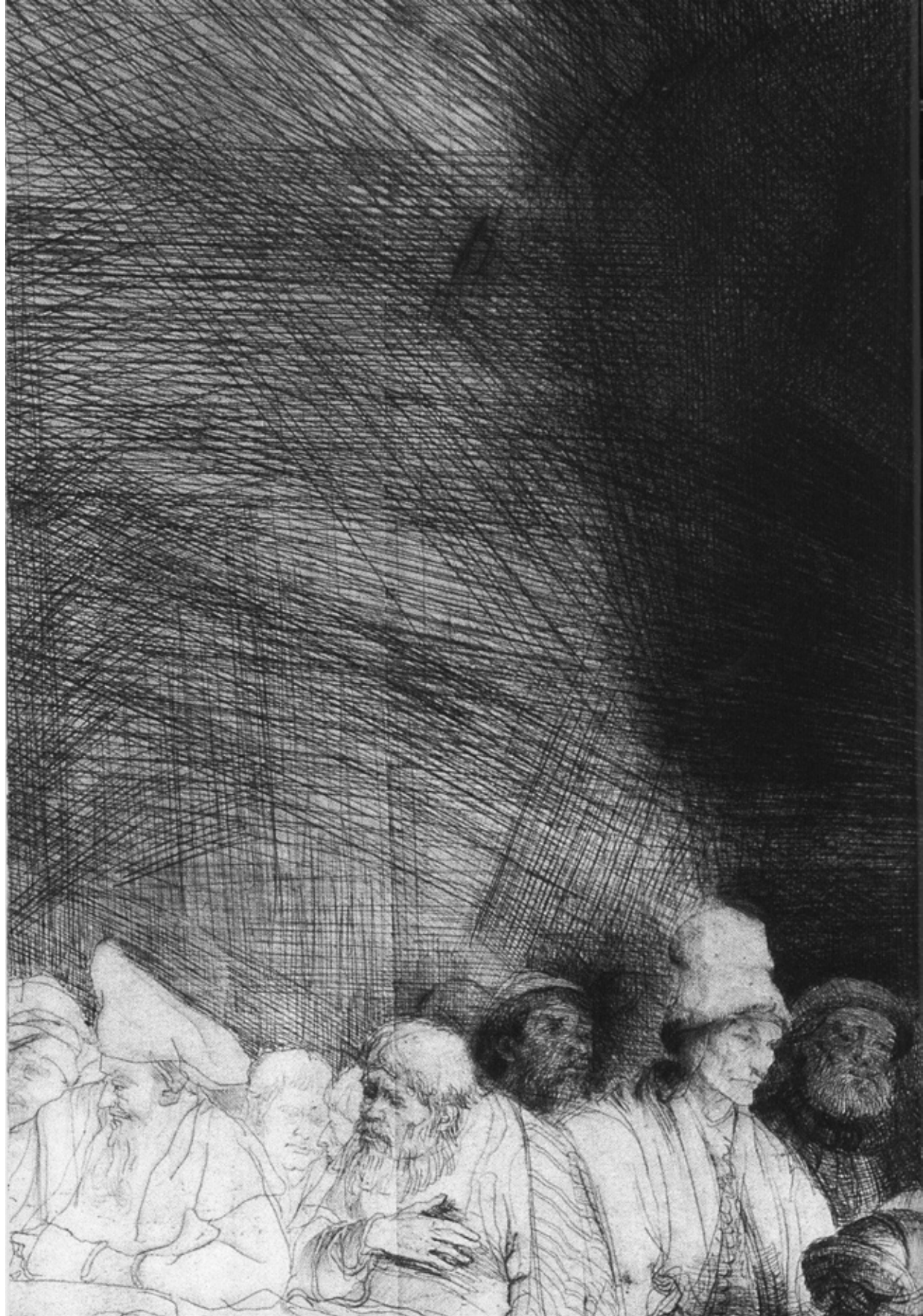




Et le grand Hollandais devint un interlocuteur permanent. En feuilletant des monographies, mon regard chaque fois s'arrêtait sur cette magnifique estampe. Et revenait chaque fois le souvenir de l'échec de Sarajevo. Cette rencontre avec le maître avait provoqué un trouble comme aucun autre, un avertissement. Cette estampe était le rappel de ce qui fut – peut-être – mon seul échec. Rarement, pendant tout le temps de mon apprentissage, j'ai tenté d'éprouver ma maîtrise de la matière ou celle de procédés que l'on pouvait m'apprendre. En revanche, il me fallait éprouver ma capacité à apprendre ce qui pouvait me rapprocher de mes maîtres. Seul un travail obstiné, pareil aux inlassables répétitions qu'exige la musique, exigence qui est aujourd'hui difficile à expliquer, mais qui n'est pas moins nécessaire, pas moins irremplaçable, devait me permettre de relever le défi. Ma tentative prématurée devint une sorte de rappel à l'ordre : je devrais revenir à cette œuvre de Rembrandt le jour où je serais prêt à l'affronter, le jour où, plus tard ma main ne tremblerait plus lorsque je tracerai à la pointe sèche sur une planche de cuivre la scène divine léguée par Rembrandt. Il fallait que je sois quitte un jour avec ce Safet d'autrefois, avec ce Safet dont les aspirations et l'ambition avaient été plus fortes que l'esprit et les capacités. Et toujours cette gravure en particulier, cette gravure tôt rencontrée, puis l'ensemble de l'œuvre du Hollandais, si riche, si complet dans son art nourrissait mon âme. Elle devenait une force qui m'entraînait, qui m'accompagnait comme une lumière permanente sur un chemin sinueux, jalonné de doutes, de défaites, de remises en cause, d'espairs retrouvés, de joies, de victoires. La rencontre avec cette petite merveille – que j'avais prise donc pour une œuvre de grand format – avait été l'un de mes premiers ravissements. Exaltation d'une beauté réalisée par la main de l'homme. Opération de magie qui m'a entraîné définitivement dans le tourbillon de la peinture.

*DÉPART* 2001

dessin pour cire molle  
70 x 50 cm



Et, d'une manière plus décisive encore, cette œuvre a déterminé ma philosophie et ma conception de l'art. Elle m'a tracé un chemin. Cette œuvre est devenue l'échelle de ma recherche. Elle a marqué à jamais mon regard, ma pensée.

Naturellement, dès qu'ont commencé mes années italiennes, je me suis de nouveau adressé à Van Rijn. Je suis revenu à lui corps et âme. Je l'ai consulté, scruté, regardé plus que d'habitude. Je m'adressais à lui comme à un confesseur. Lui seul était en mesure de calmer mes tourments, mes angoisses, lui seul pouvait apporter des réponses aux questions les plus complexes, les plus difficiles. Un fois encore il me rendait la foi. Il rétablissait le sens de l'art. Sens qui est si fragilisé, si vidé qu'il semble se perdre par moments. Il fallait que *La Pièce aux cent florins* – qui était désormais devenue la « mienne » –, il fallait que mon ancien défi se réalise, qu'il aboutisse enfin. Et les conditions – impossible d'en faire l'inventaire – ont enfin été réunies.

*HOMMAGE À REMBRANDT* (détails) 2000  
pour les pages 149, 150, 161, 163, 166, 169  
eau-forte, pointe sèche  
100 x 140 cm

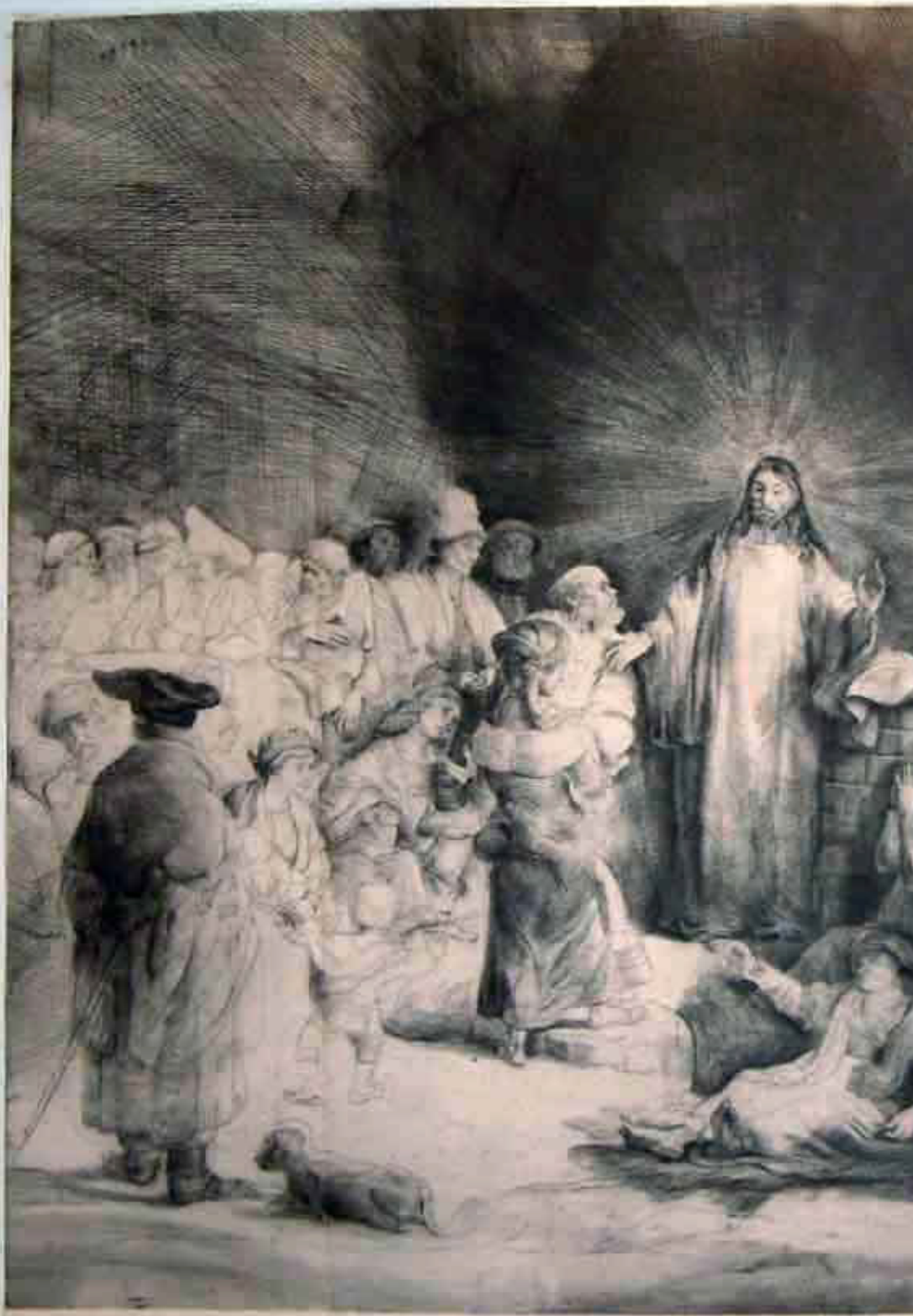
Alors j'ai revisité l'histoire, la scène. De haut en bas, de droite à gauche, de l'intérieur. Je touchai, j'animai chacune de ces mains, je caressai chaque visage. Je repassai par le chemin connu des élus. J'éprouvais la satisfaction provoquée par la progression, l'épanouissement de ma planche. En tant d'années, j'ai fini par réaliser un nombre incalculable d'œuvres aux thèmes divers comme en sont divers les matériaux, les dimensions. Or, il me faut le reconnaître, jamais je n'ai éprouvé une joie sensible, physique, un bonheur pareil à celui que j'ai ressenti en cette journée de février, dans l'imprimerie d'Albicocco, à Udine, lorsque j'ai retiré de la presse la première épreuve dédiée à cette œuvre de Rembrandt. Merci Van Rijn.

*HOMMAGE À REMBRANDT 2000* >  
eau-forte, pointe sèche  
100 x 140 cm















Grazie Rembrandt, *particolari*.



1° Stato



4° Stato

**Grazie Rembrandt, 2000, *cera molle/puntasecca*, mm 600x800.**

